

## **QUATRIÈME CLÉ, de Philippe Catté**

Lauréat du concours de nouvelles “Le Rose & le Noir” - Octobre 2023



## Quatrième clé

Sadia traîne sa misère, des mois qu'elle n'a pas pris une journée de repos. Et puis il y a cette grosseur, qui l'inquiète. Elle l'a sentie pour la première fois un matin de mauvaise fatigue, en enfilant son holster. La crosse de son beretta, en frottant contre son sein gauche, lui faisait mal. La boule semble grossir, la gêne de plus en plus.

- Tu devrais te faire examiner, lui répète Mossane à peu près chaque matin.
- Ah oui ? Et je ferais ça quand, ma belle ?

Sadia n'a pas de temps pour elle. Dakar est sur les dents depuis les fusillades qui ont secoué Yoff en début d'année. Le gouvernement exige qu'on vienne à bout des trafics de diamants qui, sans l'ombre d'un doute, sont à la racine de ces règlements de comptes. L'impatience est devenue palpable, dans les discours officiels. Pour complaire aux politiques, une task-force a donc embarqué la moitié des flics de la ville. Les confréries, les copinages ethniques, la possibilité de saisies à partager, ont fait leur œuvre : il faut être Wolof, et mouride, pour se retrouver sur l'affaire.

Alors Sadia la Peulh, Mossane la Sérère, les inspecteurs appartenant à des confréries moins puissantes, les quelques chrétiens du commissariat, restent bien peu nombreux pour faire régner l'ordre sur le plateau. Mossane est en permanence en colère, elle se sent abandonnée par l'état.

Les plaintes affluent, et leurs journées n'ont pas de fin. Dans les conversations des deux femmes, la grosseur revient souvent.

- Et puis, je n'ai pas d'argent ! Les examens coutent chers.
- Demande à ton marabout. Il saura te conseiller quelqu'un.

Sadia a depuis longtemps cessé de réagir à de telles absurdités. Si elle est vraiment malade, c'est un médecin qu'il lui faut. Quelqu'un qui croit aux IRM, aux prises de sang, à la chirurgie. Et ces gens-là demandent à être payés en bon argent – plutôt des euros que des francs CFA. Ils ne sont pas dans les moyens d'une lieutenant de police juste sortie de l'école.

Alors elle tient le coup comme elle peut, café, chanvre indien, décoctions immondes de grand-mères... Une saisie de cocaïne, parfois, lui fournit de quoi tenir quelques semaines.

Elle attend que la boule se résorbe, et que la fatigue disparaisse.

Mais la pression est permanente. Le petit rail de coke sur un coin de lavabo, il faut le renifler en vitesse. Le café, il faut le boire sans cesser de prendre des dépositions ou en fouillant dans son ordinateur.

- Sadia, c'est pour toi ! gueule la contractuelle qui tient l'accueil.
- Je suis occupée ! répond-t-elle depuis les toilettes où elle recharge ses batteries, une paille dans la narine, sa silhouette menue penchée sur le lavabo.
- Ça n'empêche, le toubab veut parler à un inspecteur.

## Quatrième clé

Il faut bien y aller, elle tangué jusqu'au hall bruissant d'engueulades et du ronflement de ceux qui attendent d'être entendus depuis hier. Juillet est le pire mois de l'année. Les ventilateurs sont en panne, il fait une chaleur épouvantable, l'odeur de pourriture végétale donne envie de cesser de respirer.

Un toubab grassouillet, lunettes à montures d'acier et cheveux dressés sur le crâne, n'essaye même pas de cacher son exaspération. Il porte une blouse blanche, et un badge pendouille à un lacet passé autour de son cou. Sadia trouve qu'il aurait pu se changer.

Elle déchiffre le badge. *Docteur Mallard*, le toubab est un toubib. Il la suit en râlant jusqu'à la table qui lui sert de bureau, teste précautionneusement la chaise qu'elle lui indique avant de s'y asseoir. Sadia doit admettre qu'il n'a pas tort, on en a vu plus d'une céder sous les fesses d'un suspect trop gras. Et si celui-ci n'est pas encore suspect, il est en sérieux surpoids.

— Que puis-je pour vous ? grogne-t-elle, oubliant la procédure.

Elle devrait allumer son ordinateur, égrener les questions traditionnelles – nom, adresse, profession... Mallard paraît surpris.

— Je viens déposer plainte !

— Pour ?

— Vol.

— À votre domicile ?

Il se laisse aller en arrière, ébahi. La chaise craque, mais résiste.

— Je vous ai vu déchiffrer mon badge... Vous avez sûrement compris que je n'ai pas de domicile à Dakar. L'effraction a eu lieu sur le bateau...

Un silence.

— Le *Global Mercy*? insiste Mallard.

— Ah... Bien sûr, répond Sadia en faisant appel à toute son énergie.

Elle tente de reprendre ses esprits. La cocaïne a explosé dans son crâne il y a à peine cinq minutes, et elle flotte dans une limbe enfumée. Son visiteur est médecin, il lui fait savoir qu'il n'est pas dupe :

— Vous allez bien ? Vos yeux... Ils sont rouges... Vos veinules...

— Ne vous occupez pas de mes yeux ! Le *Global Mercy*, donc ?

— Le navire hôpital...

— Je sais !

Elle lutte pour revenir au monde réel, boit presque d'un coup la moitié de sa bouteille d'eau. Le *Global Mercy* est un navire hôpital financé par une O.N.G genevoise. Il est amarré dans le port depuis quatre jours, et pour trois mois. La presse a commenté abondamment l'impuissance du gouvernement, qui a dû appeler les Suisses à l'aide.

## Quatrième clé

Sadia l'a aperçu sans trouver le temps de s'en approcher, mais a lu la brochure en ligne : les *Mercy Ships* font escale dans les pays africains, proposent des consultations, dépistent, opèrent, réparent... Des centaines de médecins, dentistes, infirmiers, sages femmes, techniciens, marins, au service des plus démunis. Trop beau pour être vrai, s'est-elle dit.

Elle soupire à l'idée de perdre son temps avec un toubab à qui on a volé son portefeuille, alors que la violence règne dans les rues de Dakar et qu'on y a besoin d'elle. Mais elle sent les regards dans son dos. Tout le monde a droit à l'attention de la police. Si elle renvoie ce Mallard à ses salles d'examen sans un minimum d'écoute, il va aller se plaindre à son ambassade, ou au ministère de la santé, et ce ne sera pas bon pour la petite lieutenant accro à la cocaïne.

— Qu'est-ce qu'on vous a volé ?

— A moi ? Rien !

Soupir exaspéré de Sadia.

— Donc ?

— Je suis chirurgien reconstructeur. Enfin, normalement je devrais me concentrer sur le dépistage, mais ici... Les femmes viennent souvent trop tard. Alors je soigne, je reconstruis...

D'un coup, la douleur sous le holster de Sadia se rappelle à elle.

— Et vous reconstruisez ? hésite-t-elle, quoi exactement ?

— Des poitrines abimées. Je dirige le programme de Mercy Ships de prévention et lutte contre le cancer du sein. Il manque cinquante prothèses en silicone. Des prothèses mammaires...

Elle sent la boule dans son sein frotter contre le cuir du holster. Elle se lève d'un coup, agrippe son carnet de notes, le blouson léger qui lui sert surtout à dissimuler son arme.

— Mossane, remplace-moi ! Je sors avec le docteur ! Docteur, vous m'expliquerez sur la route.

La grande Sérère lève la tête, grogne qu'elle est déjà mal payée et qu'elle n'est pas là pour faire le boulot de deux personnes. Mais Sadia est déjà partie, alors Mossane râle dans le vide.

Le trajet est court, du commissariat du plateau au port de commerce, les explications sont rapides. Et d'autant plus difficiles que le planton que Sadia a embarqué avec eux adore conduire vite, et le hululement de la sirène poussée à fond.

— De quand date votre dernier inventaire ?

— Une semaine... On le fait chaque lundi.

— Le bateau n'est amarré là que depuis quatre jours. Elles n'ont peut-être pas été volées à Dakar ?

— Nous arrivons de Monrovia... On y fait de la chirurgie de guerre, on reconstruit des corps, des visages. Le cancer du sein n'y est pas une préoccupation majeure.

— On a donc pu vous y voler vos prothèses ?

## Quatrième clé

— Nous avons fait l'inventaire pendant l'appareillage, c'est un moment tranquille pour le personnel médical. Je ne vois pas comment les prothèses auraient pu être volées, et quitter le bord, au Libéria...

Sadia préfère laisser la voiture et son chauffeur si peu discret à l'entrée du port, finir à pied. Passer le grand portail qui mène à la zone sous douane, et s'approcher de la passerelle de coupée est facile, trop facile. Le médecin salue de la main, les gardes répondent à l'identique.

— Pas besoin de montrer vos papiers ?

— Tout le monde nous connaît. L'équipage est très populaire, vous savez. Nous soignons aussi les familles des gens de la sécurité. Et puis il passe tellement de monde...

Ils croisent une escouade de femmes de ménage, qui retourne en ville sans non plus se faire arrêter.

— Ce port est une passoire.

— Si vous le dites, admet Mallard en souriant.

Une foule se presse sur le quai, miséreuse et résignée.

— Des patients, commente Mallard, il en vient de tout le pays.

Sadia en est abasourdie. Ce pays va si mal, que tant de gens se tournent vers une ONG pour se faire soigner ?

À force de coups de coudes et de grognements, ils s'enfoncent dans les profondeurs du bateau. Tout y est propre et immaculé, ordonné, sentant l'eau de javel et une nourriture sans épices et certainement sans goût.

'*Oncologie*', enfin. Derrière certaines portes entrouvertes, elle aperçoit des lits, des armoires de médicaments, des salles de radiologie, des blocs opératoires. L'activité est intense, les blouses blanches débordées.

La douleur se fait plus précise dans sa poitrine, comme si la proximité de toute cette médecine autorisait la maladie à se faire entendre.

— La salle sécurisée ! annonce fièrement Mallard, on y entrepose les prothèses.

— Vous appelez ça sécurisée ? Par cette malheureuse serrure ?

— Elle n'est pas suffisante ?

— Je vous la crochète en cinq minutes. Quand je pense à la fortune que vous avez sur ce bateau... En matériel médical, je veux dire ! Vos prothèses, elles valent cher ?

— Par exagération.

— Vous pouvez être plus précis ?

— Elles nous ont été offertes. C'est important ?

Sadia soupire, elle ne confierait pas sa vie à ce docteur-là.

#### Quatrième clé

— Offertes par qui ?

— Un Ukrainien, je crois... Vous pourrez demander des précisions au responsable de bord du mécénat, je vous le présenterai. Je ne suis que le chirurgien.

— Elles étaient là depuis longtemps ?

— On les a reçues la veille de notre départ de Monrovia. Elles tombaient bien, on a presque épuisé le lot qu'on a amené d'Europe.

Il ouvre une armoire. Une douzaine de cartons au plus, chacun de la taille d'un paquet de riz, y repose. Ils sont marqués d'une croix blanche sur fond rouge – aussi profondément suisses que le chirurgien.

— Voilà tout ce qu'il en reste. Ensuite il faudra utiliser les Ukrainiennes, du bas de gamme mais c'est mieux que rien. Il en reste pas mal, stockées dans la cale.

Sadia en a assez vu, elle serre la main tendue de Mallard, s'en retourne vers la voiture qui l'attend devant le port. Elle passe la sécurité sans que quiconque ne lui pose de question. Le planton l'attend, assis à demi sur la Dacia noire et blanche, terminant une cigarette qui ne sent pas le tabac et qu'elle lui arrache avec un froncement de sourcil. C'est un type immense, nonchalant mais solidement construit, qui réussit à porter sur son visage juvénile à la fois la joyeuse naïveté de sa jeunesse et le désenchantement de son peuple. Il n'ose rien dire, tandis que Sadia termine son joint.

— Tu es d'où ? demande-t-elle, tu t'appelles comment ?

— De Kaffrine. Souleymane.

— Tu es Pouлло ?

Elle a utilisé le mot que les Peulhs utilisent pour se désigner entre eux.

— Fièremment !

— Moi aussi, alors je vais t'aider. Je ne vais parler à personne de tes fumettes interdites. En échange, tu vas me rapporter tout ce que tu as vu depuis que je t'ai laissé ici.

Le bref rapport de Souleymane conforte Sadia dans ses craintes. Il est si facile de passer les grilles que les prothèses doivent avoir quitté le port depuis longtemps. Il va falloir interroger l'équipage, retrouver les patients, les équipes de maintenance ou de ménage... Voilà qui va nécessiter des renforts. Demain matin, elle ira s'en expliquer avec le patron.

Quand Sadia arrive au matin, le commissariat est secoué comme une terre volcanique un jour d'éruption. Ça court dans tous les sens, les hommes s'apostrophent, vérifient leurs armes. Une pile de gilets pare-balles a été déposée au centre de l'open space.

Une descente se prépare, tous ceux qui peuvent porter une arme sont réquisitionnés. L'atmosphère est joyeuse, ça sent l'action et la prime exceptionnelle : peut-être des médailles seront-elles distribuées avant la fin du mois. Elles viennent en général avec quelques jours de repos et des billets serrés dans une enveloppe.

Sadia voit bien que cette grande bataille représente ce pour quoi ces hommes et ces femmes ont choisi ce métier. Si elle veut sauver son enquête, elle ne doit pas perdre de temps.

Mossane est à l'écart, en train de téléphoner. Elle lui fait signe de loin : le commissaire l'a demandée. Elle fonce, explique son problème sans reprendre son souffle. Il lui faut des ressources pour fouiller, interroger, faire parler les indics.

— Des hommes ? Pour quelques seins en plastique ? Vous voulez taper dans mes forces vives, mettre l'affaire en péril ?

— L'affaire ? Patron ?

— Les diamants, lieutenant Sow. Dix hommes sont morts au moins, des centaines de millions d'euros disparaissent chaque année dans les poches des truands. Et on ne sait toujours pas comment les pierres entrent au Sénégal, ni par quelle diablerie elles s'y évanouissent. La réputation de notre police est en pièces, et vous me parlez nichons ?

Il y en a marre ! Alors ce matin, on va embarquer tous les trafiquants qu'on va trouver, on va les enfermer dans nos sous-sols jusqu'à ce qu'ils parlent. Ils parlent toujours ! Cette guerre des gangs va cesser !

— Des trafiquants, patron. Vous vous inquiétez de leur mort, je vous parle de la vie de centaines de femmes. Des innocentes !

— Ça suffit ! Allez récupérer un gilet pare-balle. Et laissez tomber votre histoire de toubab ! Je ne veux plus en entendre parler.

## Quatrième clé

Elle se retrouve entassée à l'arrière d'un Duster, 4 flics engoncés dans leurs gilets sur une banquette pour trois. Le convoi traverse la ville en méprisant les feux : une dizaine de véhicules, gyrophares allumés et sirènes poussées à fond.

Sadia est de l'avis que les trafiquants vont les entendre arriver de loin, qu'ils n'ont aucune chance de trouver même un voleur de poules en arrivant à N'Gor.

Les voitures pilent devant le village de pêcheurs, en travers devant chaque ruelle pour bloquer toute tentative de sortie. Les flics se lancent dans un ratissage systématique des maisons entassées jusqu'à la plage. Les informations du commissaire Sourang sont solides : les trafiquants opèrent depuis le village.

Sadia se retrouve à galoper dans les ruelles terreuses, le Beretta fermement tenu entre ses deux mains, sur les talons de Souleymane. Le grand peulh s'est attaché à la frêle lieutenant. L'alliance que son ainée lui a proposée s'applique en toutes circonstances, et c'est lui qui a demandé à faire équipe avec elle. Elle est vite essoufflée, trébuche sans qu'il ne s'en rende compte. La fatigue immense qu'elle traîne depuis si longtemps lui tombe dessus.

Les policiers, partout dans le village, enfoncent des portes, jaillissent en hurlant, secouent les pêcheurs et leurs enfants. Ces maisons sont misérables et vite fouillées, ils en ressortent aussi vite.

Quelques coups de feu sont tirés contre des ombres.

Evidemment, ils ne débusquent personne, ni ne trouvent les sachets de diamants bruts en provenance du Libéria qu'un indic leur a signalés. Dans la pièce borgne d'une maison vide, une large table de ferraille les nargue. Elle est le seul mobilier. Des outils rudimentaires – ciseaux, marteaux, scies, boîtes de clous vides, rouleaux de scotch industriel – traînent sur le sol. Et, dans un coin, des restes de planches, les lambeaux à l'aspect caoutchouteux de ce qui fut probablement des emballages.

Ici, on a réempaqueté les diamants. Et ils ont sans doute déjà quitté le Sénégal.

Ayant traversé le village en le mettant sens dessus-dessous, les binômes de flics convergent vers la petite anse où s'abritent les bateaux. Des anneaux vides ballottent dans la rade minuscule, accrochés à leurs bouées.

— Les pêcheurs sont rentrés. Normalement, à cette heure-ci, il y a un bateau à chaque anneau, fait remarquer Mossane.

— Elle a raison, patron, réagit un flic en uniforme, ils se sont probablement enfuis par la mer...

— Ne dites pas de conneries ! se cabre Sourang.

Il dévisage Mossane avec colère, puis Sadia qui tente de se reconstituer, adossée à un mur de parpaings bruts. Il semble considérer que les bonnes femmes ont décidé de lui ruiner sa journée. Les



#### Quatrième clé

bateaux fantômes, après les faux seins ? Et ce con qui soutient Mossane ? Il veut peut-être aller faire le planton devant la passerelle du *Global Mercy* ? Il va plutôt se retrouver à faire la circulation dans la savane.

— Les sirènes n'expliquent pas tout, glisse Sadia dans l'oreille de son amie, ils sont partis sans rien laisser derrière eux. Ça sent pas l'affolement, même pas l'urgence. Ils ont été prévenus, ils ont forcément une taupe chez nous.

— Tu délirés, c'est l'épuisement !

— Je te dis qu'ils ont été prévenus, insiste Sadia d'une voix butée.

La journée est un échec complet, il n'y aura ni médailles, ni primes. Les mourides se dispersent à nouveau dans la ville, à la recherche de nouvelles pistes. Le commissaire part, en pestant, se faire engueuler au ministère.

Le lendemain matin, sur la table de Sadia, attend une sculpture approximative de papier maché. Elle représente un sein énorme, peau crevassée et chair distendue. Un papier, épinglé au téton, dit : *'Pour le lieutenant Sow, toujours à la recherche de nichons'*.

Un éclat de rire secoue le commissariat lorsqu'elle jette la monstruosité à la poubelle. La douleur, que l'épuisement lui avait fait oublier, revient dans son sein. Elle se tourne vers Mossane, les larmes aux yeux. La grande Sérène est hilare, Sadia voudrait arracher leurs rires à tous ces imbéciles, avec les dents. Elle se contente de grimacer, parce que son sein lui fait mal.

Elle respire profondément, renvoie la douleur dans l'ombre qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Et puis elle ramasse le nichon immonde dans la corbeille, traverse la salle sans dire un mot, et la flanque de toutes ses forces dans la figure de Rafa, un baraqué qui tient son surnom de la puissance des baffes qu'il peut balancer pendant les interrogatoires – liftées et décisives comme le revers de Nadal. À voir comment les autres le regardent, elle a compris qu'il est l'auteur de la plaisanterie de macho décérébré.

— Tu trouves ça drôle, connard ? Tu trouves nos descentes minables chez les pêcheurs plus importantes que le respect d'elles-mêmes des femmes qui font la queue devant le *Global* ?

Mossane a compris ce qui provoque la rage de son amie, a cessé de rire. D'une voix soudainement grave, elle reprend derrière Sadia :

— Ces seins qu'on doit leur couper, c'est comme si on t'arrachait une couille !

— Enfin, si t'avais des couilles, insiste Sadia.

— Et si t'avais des couilles, et qu'on t'en arrachait une, tu serais pas prêt à tout pour la remplacer ?

Les hommes sont devenus silencieux, la honte probablement. Un sergent tente de réagir.

#### Quatrième clé

- On voulait juste rigoler ! C'était pas méchant.
- Ça n'a pas besoin d'être méchant pour être violent, et très con, Abou !

Rafa ne choisit pas la voie des excuses, il se lève en grondant, fait un pas menaçant vers Sadia en l'insultant. Souleymane le prend par l'épaule, le fait tourner sur ses talons d'une traction sèche. Il fait une tête de plus que son opposant, et sûrement dix kilos de muscles. Le coup droit qu'il balance à Rafa l'envoie rouler à trois mètres.

Cela prend six hommes – trois chacun – pour les séparer.

Plutôt que de se laisser aller à sa colère, Sadia s'acharne. Elle se jette dans son enquête. Seule, ou parfois avec l'aide d'un Souleymane pas si demeuré qu'elle l'avait cru au premier contact. Pendant qu'il ratisse la ville à la recherche de prothèses qui auraient miraculeusement apparu, elle retourne chaque matin au *Global Mercy*. Elle y remplit des carnets épais de son écriture butée et nerveuse. Elle tourne dans les coursives, soulève les bouches de ventilation, fouille les placards et les cambuses.

Mossane a refusé de se perdre dans cette enquête inutile aux yeux de tous, mais la couvre. Elle trouve toujours une bonne explication, si quelqu'un demande où est fourrée le lieutenant Sow.

Parce qu'elle ne peut pas désobéir ouvertement, Sadia consacre ses après-midis, et souvent ses soirées, aux autres affaires qui encombrent le commissariat.

Elle a proposé un serrurier fiable, et la porte de la réserve du docteur Mallard est enfin sécurisée. Celui-ci, rassuré, a fait remonter des cales les derniers cartons de prothèses ukrainiennes. Mastectomie ou reconstruction, il opère tous les jours. Bientôt son stock d'implants suisses sera épuisé et il devra commencer à utiliser, la peine au cœur, les prothèses bas de gamme.

Sadia est persuadée que le voleur va récidiver. Elle ne le ratera pas, cette fois-ci.

— Votre présence est dissuasive, s'est inquiété Mallard au bout de trois jours, un policier qui traîne dans les couloirs... Notre voleur va se cacher et attendre.

— Eh bien, je n'ai pas besoin de me présenter comme ça, a répondu Sadia après un silence, nous n'avons qu'à dire que je suis une de vos patientes.

Mallard, le lourdaud, a tout de suite compris. Il a joué le jeu de la jeune femme – il ne se sentait pas de l'appeler autrement, inspecteur ne convenait plus. Il a souri :

- Je vais vous faire un dossier médical.

Elle a hoché la tête en prenant l'air professionnel. Son cœur battait fort, la peur l'empêchait de respirer.

Mallard a pris son temps. Les premiers jours, il s'est assis en face d'elle en plaisantant. Ils ont rempli ensemble des pages de dossier, coché des cases, noté ses maladies passées, jusqu'à son ongle

## Quatrième clé

incarné le plus bénin. Elle s'est soumise, le cœur battant, à la prise de sang qu'il a proposé pour rendre plus crédible sa légende.

Elle a honte de sa supercherie, devant les femmes vraiment malades qui passent leurs matinées sur les bancs de la salle d'attente. Elle s'en veut de gaspiller le temps de Mallard, chacune de leurs séances est volée à l'une de ces malheureuses. Elle voit la souffrance de celles qui ne s'en sortiront pas, l'épuisement de celles soumises à des protocoles trop lourds. Elle voit les perruques de travers, les peaux grises, les silhouettes décharnées, les démarches épuisées, celles qui se tiennent aux cloisons pour ne pas tomber et celles qui sont prises de nausées.

Elle sait pourquoi elle ne parvient plus à prier, pourquoi le chemin de la mosquée lui paraît impossible à emprunter. Quel dieu aimant accepterait cela ? Quel *Allah le Très Miséricordieux* ? Les djinns, au moins, ne cachent pas leur cruauté.

La boule qui prospère dans son sein ne peut pas être ce diable de crabe. Elle s'y refuse, d'ailleurs Mallard n'en parle jamais. Ce doit être une boule de graisse, qui a décidé de s'accumuler là.

— Tu es la femme la plus mince que je connaisse, répond Mossane lorsqu'elle lui sert cette fable. Enfin, tu étais mince, et tu tournes maigre... Une boule de graisse ? Sérieusement ?

Mossane est son Jiminy Cricket, conscience qu'elle ne veut pas écouter. Alors Sadia lui tourne le dos et repart à l'assaut du mystère du *Global Mercy*. Elle grimpe à la coupée du *Global* la tête haute, descend les escaliers de fer en conquérante, parcourt les corridors sans fin en faisant sonner ses talons.

Mais cette comédie l'épuise. Elle doit s'asseoir quelques instants, en arrivant à la pancarte '*Oncologie*'. Elle a besoin de reprendre des forces, de se donner une contenance. Certains matins particulièrement difficiles, elle doit passer par les toilettes. Ici, les lavabos sont de métal, mais on peut tout aussi bien y étaler le petit rail de coke qui lui redonnera l'énergie dont elle a besoin.

L'enquête n'avance pas cependant, et elle ne comprend pas. Dans ce pays, il y a tant de trafics plus lucratifs à monter... Celles qui peuvent payer un chirurgien, et dont les maris acceptent qu'on touche au corps de leur femme, ont les moyens d'aller se faire opérer à Paris. Et d'acheter cher des prothèses à la traçabilité sûre. Les autres se concentrent sur leur difficulté à faire vivre leur famille.

- Votre chemise !
  - Elle vous plait ? sourit Sadia.
  - Défaites les boutons, je vais vous palper.
  - Mais, docteur, je ne suis pas vraiment malade. Vous allez trop loin.
- Le médecin ne sourit plus, la farce est terminée.
- S'il vous plait !

## Quatrième clé

Sa voix est douce, mais ferme. Sadia s'exécute. Les mains précises et professionnelles du médecin s'emparent d'elle, et elle voudrait mourir. Non, elle veut vivre et craint cette mort qu'elle porte peut-être en elle.

Il ne faut pas dix secondes avant qu'il s'écarte, lui fasse signe de se reboutonner.

— Asseyez-vous !

Il la regarde au fond des yeux. Et toute sa bonhomie n'y pourra rien, la vie de Sadia va changer.

— Demain, mammographie. Mais je sais déjà ce qu'on découvrira. Il faut vous préparer, à une radiothérapie. Mais cela ne suffira pas.

Mossane avait raison. Sadia voudrait n'avoir jamais approché ce bateau, jamais rencontré ce médecin amical et porteur de mauvaises nouvelles. Elle retient ses larmes, respire à fond en pensant aux toilettes au fond du couloir, au petit sachet de poudre blanche dans sa poche. Le besoin de s'oublier la submerge.

— Je vous mets de côté un implant fabriqué à Bâle, c'est promis. Vous m'êtes trop chère pour que je vous greffe une prothèse ukrainienne.

Il fronce les sourcils, lâche un grognement en se penchant sur son écran. Son sourire permanent a disparu, il se renfrogne. Sadia arrête de respirer. *Quoi encore ?*

— C'est pire que je ne pensais...

Elle reboutonne lundi avec mardi, les mains tremblantes.

— Le mammographe est réservé en permanence jusqu'à notre appareillage.

— Ah...

Elle est soulagée. Peut-être, après tout, ne la déclarera-t-on jamais officiellement malade. Mallard refait un tour du planning, sans succès, réfléchit quelques instants.

— Ça ne peut pas attendre ! On va faire ça de nuit. Pendant que les infirmières et les techniciens dormiront... Je sais opérer le mammographe, mais il me faudra de l'aide. Vous auriez une amie de confiance, quelqu'un à qui vous pourriez en parler ?

Mossane, évidemment. Et cette nuit, parce qu'elle ne peut plus ignorer l'urgence.

L'examen s'est déroulé, hélas, ainsi que Mallard l'avait annoncé. Dans le silence du bateau, simplement troublé par le ronflement des servitudes et les conversations lointaines des infirmières de permanence, elle a pu voir son ennemi sur l'écran du mammographe : la sombre tache, les filaments noirs qui s'en échappent et se perdent dans sa chair. Un alien lui ronge l'intérieur. Mossane lui tenait la main, elle a plongé dans ses yeux pour ne pas s'enfoncer dans la folie.

— La biopsie le confirmera, mais vous n'échapperez pas à des traitements lourds, mademoiselle Sow.

'Lieutenant' est définitivement devenu 'mademoiselle'. Mallard n'est plus un plaignant, il est celui qui détient le savoir, et peut-être le destin de Sadia entre ses mains. Elle a cessé de se rhabiller. Les deux mains crispées sur un bouton de chemise, elle attend.

— Et à la mastectomie...

— Et... À vos prothèses ?

— C'est certain. Vous voulez voir ? J'ai réalisé que, lorsque vous êtes venue dans votre rôle de policière, nous n'avons même pas ouvert un carton. Alors je suis allé en chercher un, pendant que vous vous prépariez pour la radio.

— Je n'ai pas très bien fait mon travail, n'est-ce-pas ?

— Quoique vous ayez prétendu, vous aviez autre chose en tête que trouver des voleurs.

— Sur mon... état, j'ai été nulle aussi.

— Ne vous en étonnez pas... Beaucoup de malades reculent.

Sadia ne veut pas s'appesantir sur cette histoire de déni, elle se sent si ordinaire ... Si minable ! Elle ne craint pas de se colleter des délinquants, d'affronter des Rafa, et elle est terrorisée par ce qui se cache, inerte, dans ces petites boites de carton ? Elle se prend pour un grand prédateur, alors qu'elle n'est qu'une mouche prisonnière de la toile d'araignée maléfique qu'on voit sur les radios.

— Alors, vous voulez en voir une ? Le plus tôt vous vous familiariserez, le mieux cela se passera.

— Montrez ! répond-elle d'une voix qu'elle aurait voulue plus assurée.

## Quatrième clé

Elle se penche sur l'implant que Mallard vient de déposer sur la table de radiographie, le tâte du bout du doigt comme pour vérifier qu'il est vivant. La masse, pareille à un flanc trop liquide, se déforme légèrement. Elle enfonce son doigt plus fort, et des vagues circulaires à peine visibles se créent, comme si elle avait jeté un caillou dans un étang de gélatine.

Elle fait un pas en arrière, mais sans quitter l'implant des yeux.

— J'ai déjà vu cette matière...

Mallard n'entend pas la question qui se cache sous cette affirmation.

— Je dois aborder un sujet... délicat. Je peux vous parler seul à seule ?

— Vous pouvez, même en présence de Mossane. C'est comme ma sœur... Mieux que ma sœur ! Elle sait sur moi plus de choses que je n'en connais moi-même. Mais cette matière, dites-moi ?

Mallard se fout de la matière de ses prothèses :

— Vos addictions...

Il n'ose pas continuer, mais Mossane lui fait signe de ne pas se gêner.

— J'ai compris dès la première fois que je vous ai vue, au commissariat. Vous consommez beaucoup ?

— Ce qu'il faut pour tenir le coup...

— Il va falloir arrêter.

— Rien que ça ? raille-t-elle.

— C'est incompatible de la chimiothérapie.

— Hum-hum...

Elle ne semble pas entendre son médecin. C'est qu'elle a une autre obsession :

— Cette matière...

— Du silicone, lâche-t-il enfin. La poche comme son contenu. Vous ne trouverez pas mieux, même en Europe.

— Mossane ! Réveille-toi, on a déjà vu ça, non ?

Les deux femmes se penchent sur l'implant. Le silence dure, Mallard attend toujours une réponse, mais il a compris que rien ne servirait d'insister. Mossane se relève enfin, il croit que la vérité va sortir de cette bouche-là. Mais non :

— Jamais vu. On y va ? La nuit sera courte.

Elle semble pressée de partir.

A cet instant, un claquement métallique ténu résonne dans le corridor – on a forcé une armoire quelque part. Une cavalcade suit presque immédiatement.

Sadia se redresse, comme un chien d'affût qui a senti le gibier.

## Quatrième clé

— Il est revenu, je le savais !

Elle est déjà dans le corridor, le chemise mal fermée qui flotte, le Beretta en main. Elle file vers la réserve. Deux hommes s'éloignent en courant, chacun porte un carton sous le bras. Les prothèses ukrainiennes. Elle tire un coup de semonce avant même de leur hurler de s'arrêter. Ils ne ralentissent pas et disparaissent au coin.

Mossane passe en trombe. La grande Sérère sait qu'elle ne peut compter que sur ses jambes. Et c'est une sacré coureuse de fond. Sadia redémarre, tente de regagner le terrain perdu. Le corridor tourne à angle droit devant elle, et poursuivante comme poursuivis ont disparu. Elle relance la machine, tente de maîtriser son souffle.

Mais même l'adrénaline ne peut rien contre la fatigue permanente que le cancer a infusée en elle. Sa vue se trouble vite, sa respiration se hache, ses jambes ne la portent plus.

Lorsqu'elle parvient enfin sur le pont extérieur, elle est seule dans la nuit oppressante et humide. Le grondement de la circulation, qui ne cesse jamais, remplit l'espace. La lueur des phares, place du tirailleur, illumine la nuit. Deux coups de feu résonnent, le son rebondit sur les murs des bâtiments de la capitainerie. Elle reconnaît l'aboïement sec des armes de la police. Mossane, sûrement.

Elle s'appuie à la rambarde, vomit sa bile dans l'eau du port.

— Ils m'ont échappé...

Mossane se tient face à son amie, essoufflée, rageuse, dégoulinante de sueur. Elle tremble sur ses jambes, pose ses mains sur ses genoux le temps de reprendre son souffle.

— Je t'ai entendue tirer, tu les as ratés ?

— Ils étaient trop loin... J'avais galopé, et du mal à calmer ma respiration !

Sadia a envie de pleurer, et ce n'est pas à cause de sa maladie révélée.

— Comment tu as pu te faire semer ? Tu bats les meilleurs flics de Dakar à la course... Ton passé d'athlète...

— C'est du passé, je ne m'entraîne plus. Et puis une voiture les attendait sur l'avenue de l'arsenal.

— Tu as relevé le numéro ?

— Bien sûr... Mais elle a sûrement été volée.

Mais Sadia a autre chose en tête :

— Cette matière, je sais où on l'a vue ! Et quand ! À N'Gor, le jour de la grande descente ratée.

— Ben voyons.

— Je te dis qu'il en trainait des lambeaux sur le sol, dans cette salle de reconditionnement.

— Qu'est-ce que vous dites ? demande Mallard qui les a rejointes de sa toute petite foulée d'obèse.

#### Quatrième clé

— On dit, docteur, que vos prothèses disparues étaient remplies de diamants, pas de gel de silicone.

— Mais... vous avez bien vu...

— Pas les Suisses, bien sûr ! Les Ukrainiennes ! explique Sadia. Vous savez à quel point Monrovia est surveillée. Les diamants provenant des mines clandestines...

— Les *diamants de sang*, murmure Mallard, qui servent à financer les guerres civiles.

— Ils sont devenus un symbole de barbarie, la mauvaise conscience de l'occident. Toutes les polices de la planète cherchent, ou prétendent chercher, à en empêcher la contrebande. Vos fausses prothèses servent à les faire sortir du Libéria. Ils sont réemballés à Dakar, pour brouiller encore les pistes.

— D'ici, c'est plus facile de les envoyer en Europe, complète Mossane.

Mallard ne comprend rien à ce qu'on lui dit. Sadia a déjà remarqué que cela arrive dès qu'on ne parle plus de médecine. Il a couru deux cents mètres, à petite foulée, et on croirait qu'il va tourner de l'œil. Mossane le regarde comme si elle le découvrait :

— Il va falloir faire quelque chose, docteur ! Diminuer les frites et la bière...

— Je ne bois jamais... Ma main ne peut pas trembler, avec un scalpel entre les doigts...

— Alors le saucisson. Et faire du sport ! Sinon vous allez crever avant Sadia, et on a besoin de vous pour la guérir !

Sadia est déjà sur son téléphone. Les voleurs ont forcément laissé des traces dans la réserve, la police scientifique va pouvoir s'y déchaîner. Elle jubile en parlant, quel bonheur de faire taire les machos, de déposer la résolution de l'énigme de la décennie sur le bureau d'un commissaire qui ne croyait pas en elle.

— Le bateau va bientôt grouiller de flics énervés, docteur ! Ils vont mal prendre qu'on leur apprenne leur métier, et ils vont chercher la petite bête. Ils vont poser des milliers de questions, vous vous en doutez...

— Je m'en doute, opine-t-il.

— Alors voici ma première. Les braqueurs ont forcé l'armoire, mais à l'évidence ils n'ont pas eu besoin de crocheter la porte de la réserve. Il y aurait des traces. Vous allez me donner la liste des personnes qui en possèdent la clé.

Les voleurs sont des membres de l'équipage, cela ne fait plus aucun doute dans son esprit.

— Mossane ? Docteur ?

— Vous avez une seconde question, lieutenant ?

— Si on vous leur demande ce que nous faisons à bord du *Global Mercy* au beau milieu de la nuit...



#### Quatrième clé

Mallard a compris sans avoir besoin d'écouter Sadia jusqu'au bout, sa grimace de supplication a suffi.

- Vous étiez en planque pour chopper les voleurs de prothèses ?
- Pas d'X-rays, pas de maladie ? s'étonne Mossane. On va se faire engueuler, le patron t'avait ordonné de laisser tomber.
- Ma tumeur ne regarde que moi ! Et puis on a résolu le *grand mystère*, il sera trop content de se pavaner à la télé. On se fera pas engueuler !

La liste est courte, il n'existe que trois clés de la serrure neuve. Mallard, évidemment, en garde une en permanence. Elle est suspendue au trousseau qu'il garde mousquetonné à sa ceinture. Il la secoue sous le nez de Sadia, pour prouver son innocence. Elle s'en fout, le gros chirurgien est bien la dernière personne qu'elle aurait soupçonnée.

La clé du commandant du *Global* est à l'abri dans le coffre de sa cabine, avec son passeport et les documents officiels qui lui ouvrent, sans plus de procédures, les docks de la plupart des ports d'Afrique de l'Ouest. Le vieux marin est embarqué par les douanes sénégalaises, il n'a pas fini de répondre à des questions idiotes. Mais Sadia est persuadée que ce ne peut être lui.

Le logisticien de la mission de l'ONG détient la troisième clé. Trop jeune dans ces affaires, moins prudent que ses chefs, il la laisse suspendue à un crochet dans son placard. Le cadenas à 4 chiffres qui tient ce placard fermé paraît enfantin à ouvrir. Le type est dans un mauvais cas, et les questions seront plus nombreuses, plus rageuses. Il n'est pas impossible qu'on le laisse seul quelque temps avec Rafa, pour accélérer la procédure.

— Mais on a changé de logisticien en arrivant à Dakar, se récrie Mallard, le précédent confondait un peu trop bénévolat et vacances... On l'a débarqué sans qu'il l'ait vu venir, renvoyé chez lui.

— Bénévolat ?

— Nous sommes tous bénévoles, à l'exception des marins. Le jeune que vous interrogez vient de terminer ses études, et offre une année à l'O.N.G. avant de rentrer au service d'un armateur...

— Ça pourrait être un prétexte pour organiser son trafic, 'bénévole' est une belle couverture.

— Mais vous ne comprenez pas ! Il vient d'arriver à bord. Il y a deux semaines, il ne savait même pas qu'on aurait besoin de lui sur le bateau. Comment aurait-il organisé un trafic compliqué entre Monrovia et Dakar ?

— Ce n'est pas lui l'organisateur, ça ne signifie pas qu'il n'est pas dans la combine.

— Je ne vois pas comment. Il devait travailler dans les bureaux de Genève, je vous le répète. Les trafiquants ne pouvaient pas le connaître !

— Eh bien, cette vérité ressortira de ses interrogatoires, souffle Sadia.

Mais elle n'y croit pas, pas vraiment.

## Quatrième clé

- Entre les mains de Rafa, la vérité ? Sérieusement ? demande Mossane.

Les interrogatoires à rallonges ne donnent rien. La police scientifique a les bras ballants. La voiture qui a emmené les cartons de diamants a bien été volée, on la retrouve brûlée derrière une gare routière excentrée. La planque 24h/24 à N’Gor ne donne rien. Cette planque arrive après la bataille de toute façon, encore une idée idiote du commissaire Sourang, dans l’opinion générale.

Plus personne ne rit d’elles au commissariat, mais l’atmosphère est lourde : la moitié de l’équipe ne digère pas d’avoir été doublée par deux provinciales à peine promues, l’autre moitié s’en veut de ne pas les avoir écoutées plus tôt.

Sadia a déjà entamé une chimiothérapie. Elle a cédé sous la pression de Mallard, à condition de recevoir ses doses de nuit : elle n’est pas encore prête à rendre sa maladie publique – s’accroche pour clore sa première grosse enquête avant de devenir une serpillière. Dans la journée, elle se traîne derrière sa table ou se cache pour reprendre des forces.

Beaucoup s’étonnent de la découvrir si peu vaillante, mais qui oserait questionner une telle héroïne ? La fliquette qui a ridiculisé la douane, les enquêteurs chevronnés de la gendarmerie, les consultants américains et français que le ministère leur a imposés ? La petite lieutenant qui a osé désobéir au commissaire Sourang, et a eu raison ?

Le commissaire s’est incliné, la rage au cœur. Petite vengeance, il a interdit à Souleymane d’accompagner Sadia. Le jeune policier se retrouve à montrer les dents à l’entrée du commissariat, faire la circulation, amener madame Sourang déjeuner sur les terrasses des Almadies.

Après le service, parce que l’état paye mal sa police, il garde l’entrée d’une boîte de jazz sur le port. Il y fait équipe avec un Ukrainien, un ancien de Wagner qui a déserté quand il a compris qu’il ne pouvait être loyal à la fois à son pays et à son employeur.

Mais il a appris la désobéissance auprès de Sadia, et se constitue en secret son propre dossier. Il enrage que la brigade se focalise sur les interrogatoires, les empreintes et les fouilles du bateau, le ratissage de la ville, la course aux indics, les rafles des réseaux connus. Méthodes dépassées, de policiers d’un autre siècle, que leurs ennemis connaissent trop bien. Né avec un clavier, il cherche sur internet, s’intéresse à cette satané serrure plutôt qu’à celui qui l’a ouverte.

- Un café, lieutenant ? Dans la cour, histoire d’échapper un moment au boucan et à l’odeur ?
- Je ne bois plus de café, Soul’ , répond Sadia.

Mallard le lui a interdit. Et puis elle a des nausées toute la journée, se sent faible. Elle vomirait son café dans les trois minutes, et elle ne pourrait éviter les questions. Souleymane insiste :

- Amène-toi quand même, juste pour prendre l’air.

Elle comprend qu’il s’agit surtout d’avoir une conversation tranquille. Il est son soutien le plus bruyant, jour après jour. Alors elle lui doit bien ça.

#### Quatrième clé

— Mossane n'est pas là ? Si tu as quelque chose d'important à me dire, il faut qu'elle soit là. On est une équipe.

— Elle est encore en train de fouiller à N'Gor, ordre de Sourang.

Elle soupire, comment le commissaire fait-il pour toujours les emmerder ? Elle agrippe sa bouteille d'eau et sort sur les talons de Souleymane. La chaleur humide l'étourdit, à s'appuyer contre le chambranle. Elle étranglerait un passant pour un joint ou un peu de poudre, mais Mallard l'a prévenue : elle joue sa vie.

Elle se contente de boire, à grandes gorgées, l'eau tiédasse de sa bouteille.

— Alors ? Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Il y a quatre clés...

— Il y a trois clés, Soul' !

— Écoute-moi ! J'avais les photos des clés, les gravures en cyrillique sur leur méplat m'ont guidé.

Ces saloperies sont fabriquées en Ukraine, et il n'y a aucune documentation disponible.

— Encore l'Ukraine ? Comme les prothèses ?

— Voilà ! Je sais, un flic ne doit pas croire aux coïncidences. Enfin, j'en ai parlé à mon pote. Il n'est pas police-police, si tu vois ce que je veux dire.

— Je ne veux pas vraiment savoir si tu fréquentes des truands.

— Pas truand non plus... Pas vraiment... L'important, c'est qu'il vient d'Odessa. Il s'est enfui, il y a longtemps, la police politique aux fesses. J'ai beau être flic le jour, il m'aime bien la nuit. Il m'a aidé à chercher sur le net. Il connaît la langue, hein... Et comment ce pays fonctionne.

— Et vous avez trouvé ?

— Je viens de te le dire, que ces modèles sont TOUJOURS vendus avec quatre clés numérotées.

Il y en a trois sur le bateau, mais quatre sur la planète !

— Quatre à Dakar, tu veux dire ?

— Probablement !

— Mais les gens du *Global* n'ont jamais reçu la quatrième.

— On ne leur a jamais donné ! Le coup est bien monté. Une serrure inviolable dont les voleurs possèdent la clé.

— Soul', tu es un génie !

— Merci, lieutenant. Je suis surtout motivé, cette histoire m'empêche de dormir. En interrogeant le serrurier, on remontera à la quatrième clé.

Mais voilà qu'ils ne sont pas seuls, le vieux sergent Abou était assis derrière un des piliers du porche, à bailler aux corneilles en attendant la relève. Lorsqu'il se relève, Sadia en laisse tomber sa bouteille. Le sergent s'approche à petits pas fatigués, et ce n'est pas la première fois que Sadia se

## Quatrième clé

demande pourquoi il n'est pas encore à la retraite. Il agrippe la jeune lieutenant par l'épaule, et il lui faut quelques secondes pour formuler sa question.

— Ce serrurier, Sadia, ce n'est pas toi qui l'as proposé à Mallard ?

— N...on...

— Si ! Je suis peut-être un dinosaure, qui ne sait pas se servir de vos bases de données Interpol, de vos GPS et de vos drones, mais je connais mon travail. J'ai épluché le dossier plus à fond que quiconque dans cette tôle. Même ton garde du corps – il désigne Souleymane en parlant – n'est pas plus obsessionnel que moi.

Sadia respire difficilement.

— Mais je ne pouvais pas savoir !

Les trois se regardent en silence, voilà bien la plus mauvaise nouvelle qu'il était possible de recevoir. Elle se voit déjà seule face à Rafa dans une pièce du sous-sol. Elle s' imagine dans le box des accusés, exposée à la vindicte. La population adore jeter des pierres sur les flics pourris. Elle va finir en tôle, qui va croire à son innocence ?

— Quelqu'un d'autre va forcément faire la même recherche, et arriver à la même conclusion ! Je suis foutue.

— J'en connais quelques-uns à qui ça va faire plaisir, répond le sergent... Tu as un peu d'avance sur la meute, alors allons voir ce serrurier ! Tout de suite ! Tirons-lui les vers du nez avant qu'il ne se fasse avaler par la machine.

— Tu es avec moi, Abou ?

— Je suis avec la vérité. Il m'arrive de trouver drôle des plaisanteries honteuses, et je m'en suis excusé. Mais je suis un flic, aussi honnête que toi. La piste du serrurier peut nous amener au vrai chef d'orchestre de ce putain de trafic. Tu l'as trouvé comment ?

— Ben... C'est lui qui a changé toutes les serrures du commissariat, il y a six mois. C'est le patron qui l'avait proposé... Je crois qu'ils sont cousins au quinzième degré, ou un truc de ce genre.

L'énormité de ce qu'elle vient de dire les laisse silencieux.

— Tant pis pour Mossane, on n'a pas le temps de l'attendre. Il faut trouver le serrurier avant que Sourang ne lâche ses chiens. Tu sais où se trouve son échoppe ?

— Dans la Médina...

Il n'y a plus rien à dire, ils se contentent de descendre les marches vers les voitures garées dans la cour. La belle équipe : un vieux qui a largement dépassé l'âge de la retraite, une malade qui tient à peine debout, un grand gars musclé à qui personne n'a jamais pris le risque de confier une responsabilité.

Souleymane branche la sirène, et démarre en faisant crisser les pneus.

L'artisan est dans son atelier, penché sur une meuleuse. L'endroit est un capharnaüm absolu. Les clés et les serrures s'entassent sur de grands tables. Des machines, gueules ouvertes, attendent leurs outils – mais ceux-ci sont empilés sur le sol de terre battue, en une étrange pyramide de ferraille, de meules et de téflon. Des restes de repas moisissent dans un évier crasseux.

Il est possible que ce type ait simplement perdu la quatrième clé, se dit Sadia en contournant une chaise surchargée d'outils.

Souleymane claque la porte derrière lui, et tourne le verrou.

— Cet endroit est une honte, commence Abou d'une voix forte. Où as-tu eu ton diplôme, que je n'y envoie pas mes enfants ?

L'homme interrompt sa tâche, coupe sa meuleuse. Il a la barbe hirsute et l'œil fuyant. Sadia se dit qu'elle aurait mieux fait de venir le voir ici avant de le recommander aux Suisses, si sourcilleux sur l'ordre et la propreté. Décidemment, elle a bien mal travaillé ces dernières semaines – l'effet de la maladie peut-être, plus probablement de la place prise par la drogue dans sa vie.

— Un diplôme ? Je n'ai pas de diplôme. Pas besoin pour connaître mon boulot.

Si Sourang travaille avec cet homme, ce ne peut être que pour de mauvaises raisons.

Un coin de la pièce échappe au laisser-aller. Une vierge faite de coquillages y est posée sur une petite table d'acacia parfaitement polie. Le sol est balayé autour de la table, un encens brûle devant la vierge. Souleymane donne un léger coup de coude à Sadia pour lui attirer son attention sur le simulacre de chapelle.

— J'ai vu !

C'est la seule réponse qu'il obtient, elle est concentrée. Les premiers échanges avec un suspect sont si importants : c'est à ce moment-là qu'on peut lire sa culpabilité, ou son innocence, dans ses yeux.

— Tu es chrétien ? demande-t-elle au serrurier.

— Je vais à la messe, chaque dimanche.

— Et... Ces coquillages... Tu viens de Fadiouth ?

#### Quatrième clé

On vient du monde entier pour découvrir Fadiouth, la plus étrange des îles artificielles. Elle est faite de millions de coquillages entassés, issus de milliers d'années de pêche d'huitres dans la mangrove. Les pêcheurs ont construit leurs maisons, de coquillages aussi, sur cette île de nacre. La déduction de Sadia était facile.

- Je viens de Fadiouth, confirme-t-il, pourquoi ?
- Je cherche seulement à mieux te connaître. Tu es Sérère ?
- Comme tous les habitants de l'île. Nous étions là avant vous autres, Peulh et Wolofs... Et nous serons là bien après ! Qu'est-ce que vous me voulez ? Vous avez un mandat ?

Abou éclate de rire, comme si l'homme avait fait une fine plaisanterie.

- Un mandat, bien sûr ! Comment t'appelle t'on, le rigolo ?
- Baraane...
- Eh bien Baraane, mon ami... Ceci est une conversation amicale, qui ne nécessite pas de mandat.

Mais le ton menaçant du sergent contredit l'amabilité de ses mots.

Souleymane fouille la boutique, et le petit appartement qui y est attenant. Il n'y trouve que la misère ordinaire, rien de suspect. Pas de résidus de silicone, ni le nécessaire pour construire des caisses de bois. Certainement pas de l'argent, qui aurait été gagné illégalement.

Abou, le plus entraîné à ces choses, entreprend de questionner Baraane. Le cousinage supposé avec le commissaire vole en éclat, ils ne sont pas de la même ethnie. Abou tente de secouer un peu le vieux, mais il n'obtient que des paillements et des récriminations. Il n'a pas le temps d'aborder la question de la clé.

- Sadia !
- Quoi, Souleymane ? Tu ne vois pas qu'on est occupés ?
- Dehors... Compagnie...

Pour cette fois, le gang de policiers n'a pas branché les sirènes. Deux voitures sont arrivées et se sont garées en silence devant la boutique, bloquant la Dacia de Souleymane. Sadia ne peut s'empêcher de le noter, c'est certainement la manière que Sourang ordonne lorsqu'il ne veut PAS que la cible ait le temps de se carapater.

Quatre policiers déboulent en gueulant, armes sorties. Abou, Souleymane, Sadia, sont poussés brutalement sur le côté. Le serrurier, totalement affolé, est retourné, menotté, embarqué sans ménagement.

Le jeune sous-officier qui commande le groupe est impressionné par le sergent dix fois médaillé, et la lieutenant peuhle que toute la ville considère comme une héroïne. Il ne s'attendait pas à les

#### Quatrième clé

trouver là, et n'a pas d'ordre les concernant. Il n'ose pas poser de questions, salue et embarque son trophée. Et puisqu'il n'a plus besoin d'être discret, il enclenche la sirène de sa voiture.

— Tous pareils, ces jeunes, grommelle Abou.

Lorsque Sadia, Abou et Souleymane rejoignent le commissariat, le serrurier est installé dans une salle d'interrogatoire. Des flammes sortent des yeux du commissaire Sourang, qui tourne en rond en répétant les mêmes questions.

S'il est coupable, il joue magnifiquement la comédie. S'il est innocent, on peut comprendre son acharnement.

Ce cirque dure toute la matinée, reprend après la pause déjeuner. Baraane a peut-être une tête de pleutre, mais il paraît aussi difficile à faire parler qu'un multirécidiviste. Il ne se drape pas dans un silence buté comme le font les délinquants, ne pense même pas à réclamer un avocat, mais répond à toutes les questions par des gémissements, des pleurs, des mains tordues, des borborygmes.

— Il est très fort, murmure Sadia à Abou.

— Ou complètement con...

— Il faut faire quelque chose, avant qu'il craque, souffle Souleymane.

— Faut fermer notre gueule, pour l'instant ! Attendre que tout ce bordel se calme. Crois-moi, tu n'as pas envie de te mettre dans le chemin du patron. Pas maintenant.

— Mais c'est le moment ! Ils n'ont pas encore compris, Abou. Écoute-les : ils ont embarqué le serrurier par principe, mais ils ne savent pas pour les quatre clés par serrure !

— Ils sont encore plus cons que le vieux Baraane.

— Je t'ai dit qu'il est pas forcément con...

Le commissariat se vide un peu après la tombée de la nuit. Les enquêteurs rentrent dans leurs familles, ne laissant qu'une petite équipe de permanence. Demain, ils seront frais pour tomber sur le râble de leur prisonnier. Il aura passé une sale nuit sur un banc de bois, personne ne doute qu'il craquera en échange d'un café.

Aucun avocat n'a toujours passé la tête.

Sourang s'arrête un instant devant la table de Sadia. Son regard est dur, sûrement voit-il venir sa revanche.

— Je ne sais pas ce que vous avez maquillé, Sow, mais je suis sûr que vous êtes mouillée d'une manière ou d'une autre. Mais la nuit va m'aider à comprendre. Puisse-t-elle vous aider aussi ! Demain vous m'expliquerez ce que vous foutiez à la Médina, ce matin.

Elle ne répond pas, perdue dans son abattement. En prison, elle n'aura pas droit à sa chimio, voilà ce qui occupe son esprit.



## Quatrième clé

Souleymane s'approche alors que le patron s'éloigne, balance quelques banalités sans parvenir à la reconforter.

— C'est maintenant, Lieutenant !

Il marche vers la cellule, qui n'est séparée de l'open space que par une rangée de barreaux.

— Baraane, où est la quatrième clé ?

Le serrurier lève la tête. Manifestement il ne s'attendait plus à une question qui ait un sens. Il articule sa première véritable réponse depuis son arrivée.

— Quelle quatrième clé ?

— Celle de la serrure que tu as montée sur le *Global Mercy*.

— Oui, pour le compte des flics. J'aurais pas dû, mais j'avais confiance.

— Tu fais donc confiance aux flics ?

— Seulement celles qui sont nées sur mes coquillages.

— Sadia ? Elle ne vient pas de Fadiouth.

— Mossane ! Pourquoi elle n'est pas là ?

— Elle est en mission.

Il devient évident que les jérémiades de la journée n'étaient qu'une manière de gagner du temps : Baraane attendait le retour de Mossane pour parler. Mais il vient de comprendre qu'elle ne reviendra pas ce soir, que demain il faudra à nouveau affronter les Sourang et les Rafa.

Il ne veut pas. Et ces trois flics-là semblent moins brutaux – décidés à écouter et comprendre.

— Elle m'a parlé souvent de la petite souffreteuse...

Il désigne Sadia en parlant. Comme tout le monde, il voit cette maladie qu'elle croit cacher.

— C'est l'amie de ma Mossane. Alors à elle, je veux bien répondre.

Souleymane trouve cette conversation absurde. Il lève les yeux au ciel.

— Quoi, Mossane ? Qu'est-ce que tu me chantes avec Mossane ?

— Je connais sa famille depuis toujours. Je pêchais les crabes dans la mangrove avec sa grand-mère. Je l'ai embrassée dans le grand baobab creux... Mon premier baiser.

— On s'en fout, coupe Abou qui s'est rapproché. Tes chaleurs de gamin...

— Oui, ça ne vous regarde pas. Ce qui vous regarde, c'est qu'elle m'a dégoté un gros chantier au commissariat, et qu'elle a sauvé ma boutique.

— Le bruit court que c'est le commissaire qui t'a trouvé, objecte Sadia.

Les trois sont maintenant collés aux barreaux de la cellule, pas vraiment envie que les flics de permanence écoutent cette conversation.

— Votre commissaire est un con, ne le croyez pas. Il ne supporte pas qu'une simple lieutenant, une catholique par-dessus le marché, ait déniché un bon artisan plus rapidement que lui.

— Et pour le bateau ?

#### Quatrième clé

— Le médecin m’a appelé de votre part, répond-il à Sadia, alors j’ai monté la serrure que Mossane m’a donnée. Un petit boulot de rien, mais je n’ai pas refusé de lui rendre service.

Mossane, championne de course à pied, qui n’a pas pu rattraper deux malfrats encombrés de cartons. Mossane, meilleure gâchette du département, qui les a ratés dans la lueur éclatante de l’embouteillage.

Mossane qui connaît chaque habitant de N’Gor, qui perdait du temps au téléphone pendant que le raid se préparait. Qui appelais-tu, la belle ?

Mossane qui refusait de rechercher la taupe au sein du commissariat, parce qu’elle n’y croyait pas.

Mossane la rageuse, remontée contre le gouvernement qui ne paye pas suffisamment ses policiers, contre cet état qui dénie le passé des royaumes sérères, contre les confréries qui tiennent l’administration.

Mossane qui EST la taupe, qui en douterait maintenant ?

— Pourquoi a-t-elle gardé la quatrième clé ?

— Demandez-lui, puisque vous êtes si certaine qu’il y en a quatre... Vous êtes son amie, non ?

Il n’a pas compris les conséquences de ce qu’il vient de dire. Sadia baisse les yeux, Abou lève les bras au ciel. Souleymane court jusqu’au parking, rattrape le commissaire à temps.

Sourang n’est pas le plus efficace des flics, il l’a prouvé plus d’une fois. Mais c’est un homme de décisions. Rafa et un autre baraqué sont rappelés en urgence, envoyés cueillir Mossane à N’Gor où elle passe la nuit en une planque qu’elle sait inutile.

Sadia n’attend pas qu’on ramène celle qui fut son amie, les mains menottées dans le dos. Elle ne veut pas voir Baraane pleurer, quitte le commissariat dès que Sourang l’y autorise.

Souleymane a amené une Dacia de patrouille au bas du perron, pour lui éviter de marcher. Il démarre silencieusement. Conduisant avec une infinie douceur, il la conduit au port.

Malgré la douleur, les nausées, la faiblesse qui la tient, les crampes qui souvent saisissent son corps, elle se sent chez elle sur le *Global Mercy*. Elle y fait partie d’une communauté qui ne triche pas, qui lutte simplement pour guérir et survivre. Parmi ces femmes, elle n’est plus la lieutenantante célébrée. Elle est une malade anonyme, et cela lui va.

Mallard l’attend pour sa séance.